

Pôle fiction



TIMOTHÉE  
DE FOMBELLE



**Pôle fiction**

Du même auteur  
chez Gallimard Jeunesse :

**Céleste, ma planète**

**La bulle**

**Georgia – Tous mes rêves chantent**

**Tobie Lolness**

1. La Vie suspendue
2. Les Yeux d'Elisha

**Vango**

1. Entre ciel et terre
2. Un prince sans royaume

**Victoria rêve**

TIMOTHÉE DE FOMBELLE

*Le*  
*LIVRE*  
*de*  
*Perle*

GALLIMARD

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2014, pour le texte  
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2017,  
pour la présente édition

Illustration de couverture : Antonin Faure  
Typographie : Jeffrey Fisher

*Première partie*

**LE PASSAGER  
DE L'ORAGE**





# 1. LOIN DE TOUS LES ROYAUMES

---

Qui pouvait deviner qu'elle avait été une fée ?

Elle s'était échappée par la fenêtre de la tour en déchirant ses vêtements pour en faire une corde. Est-ce que les fées descendent ainsi les remparts ? Elle ne portait maintenant qu'une longue chemise blanche qu'elle avait volée plus tard, sur un fil à linge tendu sous la lune. Elle courait sur le sable dans la nuit. La veille, elle avait renoncé à tous ses pouvoirs. Elle ressemblait maintenant à toutes les filles. Un peu plus perdue, un peu plus fiévreuse, un peu plus belle que toutes les filles de son âge.

La plage était large et blanche. Au-dessus d'elle le noir des forêts, en dessous les rouleaux de mer, la mousse éclatante, et partout le bruit de cette mer, la tiédeur de la nuit plus lumineuse que le jour.

Elle courait sur le sable mouillé. Ses pieds ne s'enfonçaient pas mais élargissaient autour d'elle, à chaque bond, un cercle d'eau et de petits crabes. Elle était au bord de l'épuisement.

Elle ne savait pas l'heure qu'il était, elle savait juste qu'à minuit tout serait fini.

Il serait mort.

La veille encore, pour arriver plus vite, elle aurait glissé sur l'écume, sans effort, ou volé au-dessus des forêts.

La veille, elle était une fée.

Mais à cause de cela, la veille, elle n'aurait pu partager le destin de celui qu'elle aimait, vivre ou mourir avec lui. Elle s'était donc dépouillée de toutes les magies. Un renoncement si rare, même dans les contes les plus anciens : l'abdication des fées.

Au loin, la lumière du bateau-feu avait perdu son éclat. Elle rougeoyait au bout d'une jetée de pierres noires qui la reliait à la terre. Dans ce navire tapissé de cuivre, on brûlait des arbres entiers pour attirer les bateaux des autres royaumes et les briser contre les rochers. C'est là qu'il avait été amené pour son supplice.

La distance paraissait infinie, de cette étendue de sable jusqu'à l'œil rouge du bateau-feu.

Elle courait maintenant le long de l'eau, haletante, prise dans un couloir entre l'inclinaison de la plage et le vent chaud venu de la mer. Elle découvrait la souffrance de la chair, les pieds blessés, le souffle court, l'impuissance du corps, la condition humaine qu'elle avait tant désirée. Elle avait mal mais ne regrettait rien.

Elle voulait être comme lui, avec lui.

Était-il déjà minuit ? Comment savoir ? Elle levait les yeux, cherchait à connaître l'heure dans le ciel, ayant déjà vu disparaître en elle la légendaire ponctualité des fées.

Quand elle arriva aux premiers rochers, la lune plongea dans la mer, ne laissant que des traînées phosphorescentes sur sa chemise volée. Là-bas, au bout de la jetée, la lumière du feu lui semblait plus forte. Le bateau n'était plus très loin. Les pierres devenaient rondes et chaudes sous ses pieds. Elle sautait de rocher en rocher, petite voile blanche bondissant sur l'éboulis de cailloux noirs, attirée par l'éclat du bateau-feu. Pour tant de voiliers passés au large avant elle, cette lumière avait été un espoir. Elle aussi espérait y trouver son trésor, son abri, sa vie. Mais comme tous ces navires, elle y trouva le naufrage.

Elle tomba sans un cri sur le corps abandonné. Il ne respirait plus. Ses yeux étaient grands ouverts.

Il avait quinze ou seize ans, comme elle.

Il était posé, seul, sur le pont du bateau.

– Mon amour...

Elle gémissait à chaque expiration, cherchant une lueur dans ses yeux. Elle se laissait peser sur ce corps. Elle serrait entre ses mains le visage du garçon. Son cœur contre le sien, palpitant

pour deux, écorché pour deux. Le bateau craquait à chaque vague mais ne bougeait pas.

– Mon amour.

Elle lui disait d'autres mots dans le cou, des reproches, des prières, des regrets éternels. Elle s'accrochait à ses épaules, se frottait à ses cheveux.

Peu à peu sa respiration s'apaisait. Elle parlait moins. Le tapis de braises était à plusieurs mètres mais la chaleur venait à eux, conduite par le plancher recouvert de cuivre. Elle se tut. On avait dû brûler du bois de cèdre. L'odeur d'encens rampait dans la nuit. Elle devinait que cette paix la conduirait à la mort.

En ouvrant les yeux, dans un dernier sursaut, elle vit une lampe qui se balançait au loin dans les rochers. Quelqu'un venait. Elle s'arracha à sa terrible étreinte et roula dans l'ombre.

Plusieurs minutes passèrent.

Elle pleurait en silence sur ses mains jointes et regardait l'homme qui approchait.

Au bout de la jetée, il y avait une longue passerelle. Le bateau était arrimé à une forêt de chênes rabotés, plantés dans la mer comme des colonnes. Le vieil homme s'engagea sur la passerelle qui serpentait entre les pieux. Il était lent dans chacun de ses mouvements. Il tirait derrière lui un brancard posé sur une luge de paille. Le brancard servait habituellement à évacuer les cendres.

Elle regardait l'homme. Était-ce lui qui avait tué son amour ? Revenait-il pour faire disparaître le corps ?

Il s'avança jusqu'au garçon, marmonnant quelque chose, comme s'il lui parlait. Recroquevillée juste derrière, elle l'entendait dire :

– Je vais te porter. Tu ne vas pas avoir peur.

Il manœuvrait le brancard pour le mettre à côté du corps. Il murmura encore :

– Tu attendras dans la falaise...

Elle s'élança sans un bruit et le renversa sur le pont. Plus vive qu'une étincelle, elle avait attrapé pendant sa chute la petite hache qu'il portait à la ceinture. Quand il s'écrasa dans un râle, elle était déjà au-dessus de lui et tenait l'arme sur son front, prête à le fendre comme une noix.

L'homme regardait la fille avec terreur, ce visage de fauve, cette petite main qui tenait le fil de la hache entre ses yeux.

– Tu l'as tué, dit-elle.

Il contemplait la fille : les cheveux et la chemise tout craquants de sel, le corail rose et blanc de ses joues, de ses épaules. Qui était cette fille légère et redoutable, dont les genoux pointus le clouaient au sol ?

– Non, gémit-il, je ne l'ai pas tué.

– Qui l'a tué ?

Le vent faisait rouler vers eux des lucioles échappées du feu.

– Personne.

La hache se souleva.

– Taåge...

Elle arrêta sa main. Il reprit :

– Taåge avait l'ordre de le conduire ici et de le tuer.

– Où est Taåge ?

– Il a rejoint ses marais.

Elle contempla le corps, de l'autre côté du traîneau de paille. Elle murmura :

– Il l'a tué...

– Non.

Elle leva très haut la hache au-dessus du crâne de l'homme.

– Je vous jure ! cria-t-il. Personne. Personne ne l'a tué.

Elle ferma les yeux pour ne pas voir ce que son propre bras allait faire, mais l'homme parvint à dire juste à temps :

– Taåge a désobéi.

Elle s'arrêta encore.

– Il ne l'a pas tué. Je suis le seul à savoir. Il me tuera, moi, quand j'aurai fait mon travail.

– Quel travail ?

– Je dois cacher le corps dans la falaise.

– Qui l'a tué ? répéta-t-elle. Qui ?

– Taåge ne voulait pas tuer le fils d'un roi.

– Il tue comme il respire. Je le connais.

– Il craint seulement les âmes des rois.

– Qui l'a tué ? soupira-t-elle.

– Je n’ai pas le droit de parler, dit-il en pleurant. Mais je sais que vous me laisserez vivre. Car personne ne pourra vous répondre si je meurs.

Lentement, elle abaissa son arme et se laissa tomber sur le côté.

Il avait raison. Seule sa disparition à elle pourrait éteindre cette question qui la consumait.

Elle ferma les yeux.

Il demanda doucement :

– Qui est-il pour vous, ce jeune prince ?

Elle ne répondit pas. Elle pensa aux matins d’hiver où il partait nager dans la brume du lac. Sa peau fumait quand il sortait de l’eau.

– Il n’est plus dans ce corps, dit le vieux.

Elle rouvrit les yeux. L’homme parlait à côté d’elle. Avait-elle bien entendu ?

– Le garçon a été chassé. Il est vivant.

– Où ?

– Loin, répondit-il. En dehors de tous nos royaumes. Un endroit dont on ne revient pas.

Elle se redressa.

– Qu’est-ce que tu dis ?

– Taâge lui a accordé l’exil pour ne pas devoir l’abattre.

Il articula lentement :

– Un sortilège de bannissement.

– Où ? Où est-il ?

– Il n’est plus dans ce corps.

– Réponds-moi !

Elle planta la hache dans le cuivre à un centimètre du visage de l'homme.

Il gémissait.

– Dans un temps... une terre...

– Où ?

– Partez. Ou nous mourrons tous les deux. Retournez dans la forêt. Taåge va revenir.

– Quel est ce temps ? Quel est ce royaume ?

– C'est un exil sans retour. Taåge a dit qu'il est là où aucun chemin, aucune mer ne pourra le ramener à nous.

Le vent baissait. Les braises ne scintillaient presque plus. Elle sentait le froid descendre sur elle. Un tremblement parcourait ses membres.

Une dernière phrase du vieil homme vint lui tordre le ventre :

– Il vous aurait fallu le pouvoir des fées pour espérer défaire ce sort.

Elle tourna son visage vers le sol pour cacher ses larmes. Ses forces la quittaient peu à peu. Couchée sur le côté, elle gardait serrées contre son cœur ses mains impuissantes.

Ainsi, elle avait tout perdu. La magie et l'amour.

Lentement, elle se releva. Elle se traîna vers le corps de l'exilé, posé à quelques pas d'elle.

Elle se pencha sur lui. S'était-il relevé quelque part, cet être adoré ? Où était-il ? Dans une vallée perdue, un royaume coupé de tous



les autres royaumes ? Était-il debout quelque part à respirer la nuit ?

Elle supplia une dernière fois :

– Où l'a-t-il chassé ? Où ?

Avec le dos de la main, elle caressa le front du prince.

La voix du vieil homme répondit derrière elle :

– Il est dans le seul temps, sur la seule terre où on ne croit ni aux contes ni aux fées.

La mer semblait s'être calmée tout autour. On n'entendait plus que l'effervescence de l'écume et, au loin, le galop d'un cheval qui venait sur la plage.

## 2. ENTRE MES LARMES

---

Il y avait du sang sur l'écorce de l'arbre. C'était si loin de là, un demi-siècle plus tard. La forêt était dense et profonde tout autour. J'avais quatorze ans, un sac en bandoulière, les cheveux mouillés dans les yeux. Je n'avais rien à faire là.

J'étais parti droit devant, pour fuir un chagrin trop grand pour moi. Je marchais depuis trois heures, au hasard des forêts.

Si je n'avais pas posé mes doigts sur l'arbre, si je n'avais pas regardé mes mains, peut-être que rien ne serait arrivé. Je le sais, aujourd'hui, en écrivant ces mots. J'aurais retrouvé mon chemin, je ne me serais pas perdu. J'aurais rejoint, à quelques kilomètres de là, le fil lumineux de la route. J'aurais échappé à la nuit.

Mais, sur mes paumes ouvertes, en les rapprochant de mes yeux, j'ai vu ce liquide rouge et poisseux comme le jus de la pêche de vigne : du sang qui me paraissait moins glacé que l'air.

Je fis un tour dans les feuilles mortes. Il faisait encore clair. Le jour fendait le bois de

châtaigniers et tombait sur la mousse. Là, à cinq pas de l'arbre, en me courbant, je vis une autre large goutte de sang.

Elle m'indiquait le chemin.

Je sentais qu'il y avait quelque part, entre les arbres, un être blessé qui avait besoin de moi.

– Qui est là ?

J'avais dit ces mots tout bas, la voix brisée, presque pour moi. Je regardais à nouveau mes mains tremblantes. J'étais parti sans manteau, avec ce sac et rien d'autre, inconsolable. J'avais abandonné mon vélo dans l'herbe pour quitter les routes, oublier cette fille, et rejoindre le monde sauvage.

J'ai laissé retomber mes mains. Je faisais semblant d'hésiter mais je me souviens très bien que j'étais aspiré par le mystère vers la profondeur de ces bois.

Alors, comme un loup, je repris la chasse. À chaque fois, il fallait que je me penche pour qu'elles apparaissent sous mes yeux, ces taches rondes qui me montraient le chemin. Et je me remettais en mouvement, poussant les branches, écrasant les rouleaux de ronces.

Parfois, je sentais ma tristesse s'épuiser, comme si le souvenir de la fille peinait à me suivre dans cette jungle, et le bruit doux de sa respiration s'éloignait derrière moi. Je m'arrêtais pour l'attendre, parce qu'il était trop tôt

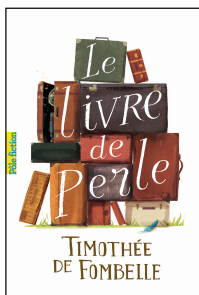
pour abandonner mon chagrin. Comment s'appelait-elle ? Elle ne m'avait pas dit son prénom. Je rejetai la tête en arrière et poussai un grand cri vers le ciel.

Si quelqu'un avait été en danger, il m'aurait répondu. Mais seul le silence m'entourait. J'avais mis ma capuche sur mes cheveux, mon sac toujours sur l'épaule. Quelques gouttes de pluie rebondissaient entre les branches et tombaient autour de moi. Jamais, dans ma vie, il ne m'était arrivé de hurler en un lieu où personne ne pouvait m'entendre. Un plaisir étrange se mêlait à ma peur et à mes larmes. J'appelais de toutes mes forces. La nuit tombait et je m'éloignais de tout.

Soudain, entre deux arbres couchés, je découvris un chevreuil. Il me regardait sans bouger. Je crus avoir trouvé l'animal blessé que je poursuivais mais son pelage était pur comme dans un livre pour enfants. Le bas de ses pattes était presque blanc. Pas une seule trace de sang. Sa surprise paraissait plus grande que la mienne. Un petit paquet de pluie tomba d'un arbre et explosa sur la mousse comme une balle de cristal. Le chevreuil recula d'un pas. On voyait un peu de vapeur sur ses flancs brûlants. Un clignement de mes yeux aurait suffi à l'effacer. Je pensais à la fille que j'avais voulu tenir dans mes bras et qui s'était envolée quelques heures plus tôt.

## **Pôle fiction**

Découvrez toute la collection en version numérique ici



Le livre de Perle  
Timothée de Fombelle

Cette édition électronique du livre  
*Le livre de Perle* de Timothée de Fombelle  
a été réalisée le 9 mars 2017  
par Nord Compo  
pour le compte des Éditions Gallimard Jeunesse.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en mars 2017  
par Maury Imprimeur  
(ISBN : 9782070585540 - Numéro d'édition : 320614).

Code Sodis : N79135 - ISBN : 9782075063678.  
Numéro d'édition : 294577.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications  
destinées à la jeunesse